

Le Sénat du Missouri a passé récemment une loi prohibant la vente des liqueurs enivrantes en quelque quantité que ce soit, sous peine d'amende et d'emprisonnement. Les seules exceptions admises sont les cas où les spiritueux doivent être employés à l'usage de la mécanique, et aux besoins de l'art médical et de cuisine.

Vers la fin de juin, le consul britannique à New-York a fait citer en justice Stephen Walsh, soldat déserteur, qui avait fui de St. Jean (Nouveau-Brunswick) en mai dernier, et que l'accusation inculpait de diverses soustractions opérées à sa disparition. Walsh avait appartenu au 79^e régiment anglais. Il nia les soustractions et convint seulement d'avoir dévasté son poste. Cette procédure s'instruit en vertu du traité Ashburton, passé en 1843 entre les Etats-Unis et l'Angleterre.

On lit dans le *Journal de Québec* de mardi : « Nous apprenons avec chagrin que notre confrère M. McDonald, rédacteur du *Canadien*, n'est cassé le bras droit, samedi au soir, en accompagnant l'hon. M. Howe au steambot. Nous sommes heureux d'annoncer que cet accident n'aura pas des suites aussi graves qu'on le croyait d'abord, et que M. McDonald pourra reprendre dans quelques jours ses occupations ordinaires. »

M. Laterrière se justifie par la lettre suivante insérée dans le *Canadien*, de certaines inculpations proférées contre lui par une fraction de ses constituants du comté de Saguenay.

M. le rédacteur du *Canadien*,
Ce n'est pas dans mes goûts de m'afficher, de me mettre en scène dans les gazettes pour justifier les motifs qui me sont agités en ma capacité d'homme public; mais, comme vous avez eu la bonté de signaler les sacrifices que j'ai faits, les services que j'ai rendus au comté que je représente, en contraste avec certaines résolutions de non confiance passées contre moi pour avoir recommandé à l'honorable commissaire des travaux publics Edward Slemon et Charles Drberger, écuysers, citoyens respectables, résidant dans le comté, sur l'intégrité desquels on peut compter, et sous tous les rapports propres à bien conduire l'ouvrage du chemin des Caps qui se fait maintenant sous leur surveillance; comme mon silence sur cette pitoyable agitation des notables du comté, (et j'en connais l'instigateur en chef, dont le motif à la veille d'une élection générale est tout autre chose que le faux prétexte du chemin des Caps), pourrait compromettre l'intérêt commun du comté que je représente en ce moment au parlement, je crois devoir vous prier de publier, pour me justifier aux yeux de mes constituants dont on paraît avoir surpris la crédulité, copie de la lettre suivante adressée en duplicata au lieutenant-colonel Huot, de la Baie St.-Paul, et à M. Hudon, de la Malbaie, en réponse au manifeste de mes censeurs, en date du 3 juin, signé par MM. Thomas Simard, C. P. Huot, N. P. C. Hudon, N. P. C. Cimon, N. P. E. Bondi, au, M. D. L. P. Vincent, M. D. J. Duchaine, André Cimon J. Gagné, N. P. A. Gagnon, et de sept autres notables du comté—sur lequel manifeste ont été basées les résolutions que vous avez publiées dans votre feuille du 27 de juin dernier, et vous obligerez, M. le rédacteur, votre très-obéissant serviteur,
M. P. DE SALES LA TERRIERE,
Toronto, le 3e juillet 1851. M. P. P.

Relation abrégée de quelques Missions de la Congrégation de Jésus dans la Nouvelle France par le P. François Joseph Bressani de la même Compagnie. (1653) (1) traduite de l'Italien et augmentée d'un Avant-propos, de la biographie de l'auteur, de notes, d'un appendice, et d'un grand nombre de gravures.

AVANT-PROPOS.

Le missionnaire catholique chargé de porter la foi dans ce nouveau monde, fut longtemps un objet d'étrange terreur ou de haine implacable pour les émigrants anglais. Ils le regardaient comme la personnification d'une religion détestée, ils aimaient à le peindre sous les plus noires couleurs, et ils le jugeaient indigne de toute confiance. Cependant par une étrange révolution d'idées, ce même missionnaire est entouré aujourd'hui d'un honneur universel d'admiration et de respect, et ses écrits malgré l'incorrection et souvent la négligence du style, malgré les longs et fastidieux détails qui les chargent, tiennent, et à bon droit, le rang le plus distingué dans les archives de l'Amérique du Nord.

Les nouveaux maîtres de ce sol, aujourd'hui libre et indépendant, n'ont point accepté les haines ou les préjugés de convention qui fermentaient si longtemps contre les enfants de Loyola. Leurs travaux mis au grand jour et jugés sans prévention, ont reçu une juste appréciation qu'ils méritaient, et les ont fait ranger parmi les premiers bienfaiteurs de l'humanité, et les plus zélés apôtres de la foi.

Nous ne sommes plus à l'époque, où on ne rougissait pas, comme dit Chateaubriand, de préférer ou de feindre de préférer aux voyages des Daturer et des Charlevoix, ceux du baron de Lahontan, ignorant et menteur.

pour soutenir que leur zèle avec la grâce de leur Dieu. Le plus souvent ils sillonnaient seuls et dans tous les sens des pays immenses, au milieu des privations, des dangers et des difficultés de toute nature. On peut presque partout les suivre à la trace de leur sang. Pour marquer les différentes étapes de cette marche toujours progressive de l'Evangile, ils plantaient l'étendard du salut; c'était le signe de leur conquête religieuse, et le premier jalon de la civilisation qui devait les suivre.

Les missions françaises s'étendirent depuis le golphe St. Laurent et les côtes de l'Acadie jusqu'à l'embouchure même du Mississippi, en même temps (1640) que des jésuites Espagnols partis de la Californie, s'avancèrent sur les côtes du Pacifique, et pénétraient, comme éclaircisseurs, jusque sur le territoire de l'Orégon. (1)

Les soldats de l'évangile prenaient pour ainsi dire entre deux feux ce vaste continent; mais l'Orégon après cette première tentative avortée sur son sol, encore inconnu du reste du monde, devait attendre près de deux siècles avant de voir reparaitre le divin étendard et de devenir une de ses conquêtes (2). Les Missionnaires du Canada voyant toujours devant eux des régions immenses ne mettaient aucune borne à leur œuvre, et en gagnant sans cesse du terrain, ils ambitionnaient d'arriver jusqu'à cette mer de l'ouest, dont l'existence d'après les renseignements qu'ils avaient recueillis de la bouche des Sauvages, n'était plus pour eux un problème; mais le temps trahissait leur courage, et la mort venait souvent les surprendre au milieu de leurs plus brillants projets. On voit l'illustre Marquette succomber, jeune encore, sous le poids de ses travaux, dans des contrées qu'il avait évangélisées le premier. Quelques années plus tard le P. Binneton venait recueillir cet héritage de danger et de sacrifice. Il poussait plus avant vers l'ouest à la suite des chasseurs du Buffalo sa course aventureuse, quand la mort l'arrêta au milieu de son œuvre laissée incomplète. Ses yeux en mourant se tournèrent, avec un sentiment de regret, vers ce qui lui restait encore à parcourir de ces vastes prairies, au delà desquelles il apercevait de nouvelles régions à découvrir, de nouvelles nations à évangéliser. Plus de 100 ans après, en 1840 le P. de Smet reprenait les mêmes traces avec une infatigable persévérance; mais plus heureux que ses devanciers, il franchit les montagnes rocheuses et arriva enfin sur les bords du Pacifique, dernière limite de ce nouveau monde.

Ces missionnaires distingués par leur science autant que par leur zèle, ont laissé de nombreux écrits. Pour le Canada seul, il existe plus de 40 volumes de relations annuelles, sans parler des autres ouvrages sur le même sujet, et des nombreux manuscrits qui sont heureusement arrivés jusqu'à nous. Dans ces mines fécondes, se trouvent réunis des richesses qui intéressent l'histoire, les sciences et la religion. C'est ce qui explique l'empressement qu'on met aujourd'hui à se les procurer à tout prix. On ne peut ni raconter avec fidélité les événements de cette époque reculée ni se former une idée juste de l'état où étaient alors réduits ces contrées, sans recourir à ces monuments précieux. Tous les historiens ont puisé là.

Entre toutes les missions de cette époque, qui méritent de fixer l'attention de l'observateur curieux et du lecteur chrétien, nous devons mettre au premier rang sans aucun doute celle des Hurons, tribu puissante, la plus fidèle et la plus constante alliée des Français. Ses nombreux villages étaient situés sur cette gracieuse presqu'île de la côte orientale du lac Huron, baignée d'un côté par la baie George et de l'autre par celle de Notawassa. Les guerres sanglantes et dévastatrices qu'elle eût à soutenir contre le cruel Iroquois, les malheurs qui l'accablèrent et qui finirent par l'anéantir, les laborieux travaux, que sa conversion a coûté à la foi, et le sang que répandirent dans ses intérêts plusieurs de ses apôtres, ont rendu à bon droit ce nom célèbre dans nos annales. On trouve là développé sous toutes ses formes le caractère le plus complet du missionnaire catholique, et cette abnégation rare et sublime, devant laquelle, dit Macaulay, on peut se prosterner, sans craindre par là de leur susciter des imitateurs nombreux.

Dans les mystérieux desseins de la Providence, cette nation après avoir eu ses jours de gloire, était destinée à disparaître presque entièrement sous les coups de l'Iroquois, mais elle avait coûté trop de sueurs et de sang à ses apôtres, ses premiers enfants dans la foi avaient donné trop d'exemples de vertu, pour ne pas toucher le cœur de Dieu. Il ne la laissa pas mourir dans son idolâtrie.

La première fois que ces fiers enfants des forêts entendirent publier la loi de l'évangile, ils avaient l'oreille à ses leçons d'humiliation et de sacrifice, qui bissaient leurs habitudes d'orgueil et de sensualité; et quand ils sentaient la main du seigneur s'appesantir sur eux, quand ils virent la guerre, la peste, la famine venir comme des signes avant-coureurs d'une grande catastrophe désoler leurs campagnes, ruiner leurs villages, décimer l'élite de leurs guerriers, leurs yeux s'ouvrirent, et ils sollicitèrent par milliers le bienfait de la foi. En même temps qu'on voyait se multiplier les victimes de la mort, le ciel voyait s'accroître le nombre de ses élus.

Bientôt il ne resta plus d'espérance de relever tant de ruines, et de protéger sur ce

neillirent ces tristes débris formés dans le creuset des tribulations, ces fervens chrétiens n'ambitionnaient plus qu'une chose, c'était de mettre leur foi à l'épreuve de tout danger. Ils suivirent leurs missionnaires, et ceux-ci leur offrirent sous la protection du fort de Québec une habitation tranquille, qui sera pour tous les âges, un beau monument du zèle de ces hommes apostoliques, et de la foi vive de leurs néophytes. Que pourrions-nous trouver de semblable chez les Pényods, les Narragansets, les Hohegans, les Schenadoahs ou les tribus du sud des Etats-Unis. La bible d'Elmot (1) est le seul monument des efforts impuissants de l'hérésie pour la régénération spirituelle des nations sauvages. En feuilletant ce livre scellé, qu'aucun mortel ne pourrait comprendre aujourd'hui, n'a-t-on pas bien raison de gémir sur l'aveuglement étrange de ceux qui pour travailler à la conversion des sauvages, se contentaient de jeter au milieu d'eux un livre dont ils ne pouvaient pas avoir le secret?

L'histoire de la mission huronne est répandue dans les nombreux volumes des relations du Canada; mais il n'existe aucun ouvrage ni en français ni en anglais qui en traite exclusivement, et qui offre le tableau de son origine, de son développement, et de ses désastres. La langue italienne avait le bonheur d'en posséder un, auquel le caractère de son auteur donne un haut degré d'intérêt et d'autorité. Le P. François Joseph Bressani l'a écrit avec sa main mutilée par les Iroquois, persécuteurs de ses néophytes, et après avoir souffert les horreurs de la captivité au milieu de ce peuple altéré de son sang. De retour dans sa patrie, il voulut faire connaître à ses compatriotes, la mission où il avait passé tant d'années et qu'il avait arrosée de son sang. Ce petit ouvrage sous le titre modeste de *courte relation* parut en 1653 à Macerata, petite ville des Etats-Romains.

Quoique cité avec éloge par Charlevoix, la Relation du P. Bressani est tout-à-fait inconnue dans ce pays, et nous pensons que l'exemplaire qui a servi à notre travail, et qui est venu de Rome, il y a deux ans, est le seul qui existe en Amérique. S'il n'offre aucun fait important qu'on ne puisse retrouver ailleurs, il a cependant un mérite qui lui est propre. La description qu'il donne du pays et de sa position géographique, ses remarques sur le climat, sur les mœurs et les usages de ces peuples, et surtout les notices géographiques qu'il renferme, sont autant de monuments de notre histoire primitive qu'on aime toujours à puiser à leur source. La modestie et l'aimable simplicité de l'auteur font le caractère de son récit et surtout de l'histoire de sa captivité et de ses souffrances. Il s'arrête à l'époque de son départ du Canada, sans doute afin de conserver à son œuvre l'autorité puissante de son témoignage, comme témoin oculaire de presque tous les faits qu'il raconte.

Cet ouvrage devait être enrichi d'une carte et de gravures; nous ignorons si elles ont jamais été publiées, mais les exemplaires qui existent à Rome aujourd'hui en sont dépourvus, comme le nôtre. Nous avons essayé d'y suppléer par la reproduction de la carte très-curieuse, que l'on voit dans l'ouvrage latin du P. Ducreux (2), et par les gravures qui semblaient demander l'intérêt du sujet.

Nous joignons à cette œuvre une notice biographique sur l'auteur, d'après les documents les plus authentiques, et quelques notes qui complètent ou éclaircissent son travail.

[Nous avons déjà publié cette notice biographique dans les numéros du 20, 27 juin et 4, 8 juillet.]

Parmi les livrets qui circulent en Russie et par l'Allemagne, il en est un dont nous tirons l'Extrait qui suit. On y trouve l'idée nue, mais vague et sans application raisonnée aux temps et aux choses.

« Persécution. — Combien y a-t-il de tzars en Russie? — Adepte. — Un seul, comme il n'y a qu'un soleil et un Dieu. — Qu'est-ce qu'un noble en Russie? — C'est un homme qui bat tout le monde et qui ne peut être battu. — P. Le gouvernement du Tzar peut-il les injurier? A. Non-seulement il les injurie, mais il les pend. — P. Qu'est-ce que la vie du soldat en Russie? — C'est une galère. — P. En sera-t-il toujours ainsi? — A. Oui, tant que les coups de bâton ne cesseront pas. — P. Croit-on ainsi, par hasard, rendre le soldat plus robuste et plus alerte? — A. Les chefs prétendent que le bâton fortifie et électrise. — P. Un peu de bon vin le fortifierait-il moins si on le nourrissait plus? A. Quoi bon d'ailleurs un si grand nombre de soldats? — A. On veut peut-être reprendre la route de Paris? — P. Les Allemands ne nous y reconduiraient-ils pas aujourd'hui? Il devient de plus en plus difficile de faire battre les peuples les uns contre les autres. L'époque n'est pas éloignée où, lorsqu'on sonnera la charge, la moitié des soldats restera à la maison. — A. Tôt ou tard une révolution éclatera en Russie! Malheur à qui tirera sur ses frères. »

« A. Quel gouvernement aurons-nous, si le bon Dieu nous permet un jour d'expulser les parjures? — P. Un gouvernement national. — A. Expliquez-vous. — P. Volontiers. Il n'y aura plus de tzar; le peuple deviendra tzar, comme jadis à Novogorod; il y aura un conseil et une assemblée générale; il n'y aura plus de nobles. — A. On prétend que l'or-

publique. — P. Mensonge! pure invention des adorateurs du tzar! Mais qu'y a-t-il donc de si admirable dans l'ordre qu'impose le despotisme? La torture, les coups de poing, les coups de bâton, un soldat passé par les baguettes, un commissaire de police ivrogne, des autorités prévaricatrices; est-ce que tout cela constituerait l'ordre tel que le comprend notre civilisation moderne? — A. Peut-être ne sommes-nous pas mûrs pour un semblable changement? — P. Eh! le serons-nous davantage demain? Ne végétons-nous pas, depuis longues années, dans un détestable *status quo*? Comment espérer mûrir sous les coups de baguette et de bâton, dans les bas-fonds de l'ignorance crasse où nous plonge la main de fer de notre gouvernement? Il n'est jamais trop tôt pour faire le bien. Les tzars ressemblent aux tuteurs avarés, qui sont rarement pressés d'émanciper leurs pupilles. »

« A. Qui mettra-t-on à la place du tzar? — P. Le premier venu. En république, les principes sont tous, les hommes rien. — A. L'élection est donc préférable à l'hérédité? — P. Sans doute. L'hérédité nous donne souvent un scélérat ou un imbécile, en remplacement de son père, qui était un grand homme. Dans l'élection populaire, un nom triompha-t-il, bien qu'indigne des suffrages qui l'accueillent, au bout de trois ou quatre ans il rentre dans la foule et tout est dit. — A. La transformation politique et sociale que vous préparez ne s'effectuera sans combat. — P. Eh bien! nous acceptons la bataille, nous élèverons des barrières, nous tirerons sur le tzar. — A. Il fera avancer son artillerie. — P. Nous nous précipiterons tous sur ses canons. — A. Il enfoncera vos barrières. — P. Nous enfoncerons son palais. Battus plusieurs fois, nous reviendrons sans cesse à l'assaut. Valons-nous donc moins que les Français, les Polonais, les Allemands, les Hongrois, les Italiens? — A. Que ferez-vous des créatures du tzar? — P. Des sergents, des caporaux et des soldats; à chacun selon ses capacités et ses œuvres. — A. Comment construira-t-on des barrières? — P. On démolira les pavés d'une rue, on les amoncelle, on obstrue la voie publique avec des chariots, les voitures, des sacs pleins de sable, des madriers, des tuiles, des pierres, des meubles, avec tout ce qui tombe sous la main; on jonche le sol de verre cassé pour arrêter la cavalerie; on s'embusque à l'angle des rues, derrière les portes, aux fenêtres, dans les greniers, sur les toits et dans les caves; puis, quand les satellites de la tyrannie avancent, on tire sur eux pour les déshabiller de tirer sur leurs frères. — A. Mais où trouver des armes? — P. Chez les armuriers, dans les casernes, dans les arsenaux, chez les particuliers, sur les soldats eux-mêmes, partout. — A. N'y a-t-il pas quelque moyen moins terrible à employer? Ne pourrait-on pas s'entendre avec le tzar? — P. Impossible! Il porte au front l'empreinte du sang de ses victimes. Une bonne guerre est préférable à une paix honteuse. Aux armes!! »

Votes et Delibérations de l'Assemblée Legislative.

Vendredi, 4 juillet 1851.

Huit pétitions sont présentées et mises sur la table.

Pétitions reçues et lues : — D'André Leroux Cardinal, messager en chef de cette chambre, demandant une indemnité pour les pertes qu'il a subies, depuis l'année 1831 jusqu'à 1839, et demandant que cette chambre prenne le dit sujet en considération.

L'hon. M. Chabot, du comité permanent des divers bills privés, fait rapport du bill grossé du conseil législatif, intitulé : « Acte pour investir certaines personnes de la propriété d'une réserve pour un chemin dans le township de York; » — du bill pour incorporer l'école de médecine de Saint Laurent, à Montréal; — et du bill pour naturaliser *Ira Gould* et autres, et pour d'autres fins; — ordonné que le premier de ces bills soit lu pour la troisième fois, lundi prochain; — et les deux autres sont renvoyés à un comité général pour le même jour.

Sur motion de M. Lemieux, la pétition de F. X. Ponsant et autres, est renvoyée au comité spécial de la tenure seigneuriale dans le Bas-Canada.

Sur motion de M. Smith, de Durham, l'impression de la réponse à une adresse du 12 mai 1849, demandant divers documents relatifs au havre de Port Hope, est ordonnée.

M. Ross introduit un bill pour incorporer l'association musicale de Québec; — seconde lecture, mercredi prochain.

Sur motion de l'honorable M. Baldwin, la pétition de Thomas Moxington et autres, du township de Georgina est renvoyée au comité de toute la chambre sur le bill des divisions territoriales du Haut-Canada.

Sur motion de l'honorable M. Boulton, l'impression de la réponse à une adresse du 16 juin dernier, demandant copie de tout document enregistré dans le comté de Haldimand, par toute compagnie de personnes pour la construction d'un chemin de fer depuis le fort d'Erie jusqu'à Danville et Brantford, est ordonnée.

Un bill grossé pour étendre, en fait d'assurance maritime, les pouvoirs de la « Compagnie d'assurance de l'Amérique Britannique contre le feu et sur la vie, » et pour diminuer le nombre des directeurs de la dite compagnie est lu la troisième fois, et passé.

Le bill pour amender l'acte des arpenteurs est considéré de nouveau en comité et amendé, — rapport, lundi prochain.

Le bill pour amender l'acte des héritiers

L'hon. M. Hincks propose que le rapport soit reçu mardi prochain;

L'hon. M. Boulton propose, que le rapport soit reçu vendredi prochain; — la proposition est repoussée.

La motion principale est alors adoptée, et ordre est donné que le bill tel qu'amendé soit imprimé.

L'hon. M. Hincks présente — Réponse à une adresse du 2 juin dernier, pour des tableaux relatifs aux cours de division, — la distribution de certaines sommes d'argent aux Sauvages du lac Supérieur, — et aux annuités des Sauvages.

Aussi — Réponse à une adresse du 26 juin dernier, pour des copies de la pétition de l'hon. Coppins, contenant des plaintes contre l'administration de l'Asile provincial des aliénés, et d'autres documents relatifs à cette institution. Les ordres du jour sont remis à lundi prochain.

La séance est levée.

➤ Nous voyons par la dernière malle que le Bill pénal est passé en comité. Nous donnerons de plus amples détails dans le prochain numéro.

➤ Nous avons reçu le commencement de la seconde partie du feuilleton « LE MONTAGNARD ON LES DEUX RÉPUBLIQUES. » Cette seconde partie est une peinture des intrigues et des conspirations qui ont précédé la révolution de 1848. Comme elle était encore inédite jusqu'à ces derniers mois, notre correspondant n'a pu encore nous faire tenir qu'une partie de l'analyse qu'il en prépare tout expressément pour notre journal. Pour cette raison, nous en suspendons momentanément l'insertion. Mais pour compensation, nous offrons à l'intérêt et à l'avidité de nos lecteurs la Nouvelle, morale et dramatique, intitulée : « LES SUITES D'UN DUEL. » Comme on le verra par l'épître de prologue qui est en tête, c'est à l'obligeance de notre correspondant Lyonnais que nous sommes encore redevable de ce travail.

DECES.

Le 7 juillet, au faubourg Saint-Vallier, à l'âge de 74 ans et 10 mois, après une longue maladie, supportée avec une résignation exemplaire, MICHEL FLAVIEN SAUVAGEZ, écuysier, ancien notaire et lieutenant-colonel de la milice canadienne. Époux et père affectueux et ami dévoué, citoyen intègre et aimable, il laisse pour deuil sa perte une famille nombreuse et un cercle d'amis pour lesquels sa mort cause un vide irréparable. Ses funérailles ont eu lieu avant-hier.

ANNONCES.

COLLEGE JOLIETTE.

L'EXAMEN public de cet établissement aura lieu le 29 et le 30 du courant. Il sera suivi de la distribution solennelle des PRIZ après laquelle commenceront les VACANCES qui se termineront le 29 SEPTEMBRE prochain. Les parents des élèves et les amis de l'éducation sont priés d'y assister.

E. CHAMPAGNEUR, Ptre.

Industrie, le 11 Juillet 1851.

ON DEMANDE des renseignements sur une jeune fille de 14 ans du nom de ELIZABETH MCGRADY. Toute information la concernant sera reçue avec beaucoup de reconnaissance par sa sœur.

S'adresser au Bureau des *Mélanges Religieux*.

Montréal, 11 Juillet 1851.

COLLEGE DE ST. HYACINTHE.

LA Distribution Solennelle des PRIZ aura lieu au Collège de St. Hyacinthe, jeudi, le 17 du mois présent, à 10 h. A. M. Les VACANCES seront données le même jour.

Un train spécial de CHARS du chemin de fer, quittera le dit jour LONGUEUIL à 7 h. A. M. et St. HYACINTHE à 5 h. P. M.

St. Hyacinthe 4 Juillet 1851.

AVIS.

UN MAITRE D'ECOLE, sachant bien le FRANÇAIS et l'ANGLAIS et muni de bonnes recommandations, trouve une place d'Instituteur à St. GENEVIEVE. Pour plus amples informations, s'adresser à M. LEROUX, curé de cette paroisse.

Montréal, 4 Juillet 1851.

COLLEGE DE L'ASSOMPTION.

LES exercices littéraires du Collège de l'Assomption commenceront le vingt-un du courant à HUIT heures du matin et se termineront le vingt-trois à midi, par la distribution des prix. Les parents des enfants et les amis de l'éducation y sont spécialement invités. Les vacances commenceront immédiatement après la distribution des prix, et se termineront le 5 DE SEPTEMBRE prochain. Tous les ECOLIERES ANCIENS et NOUVEAUX pour qui on aura retenu des places, sont priés de se rendre punctuellement pour l'ouverture des CLASSES qui aura lieu le DIX-SEPT au matin. On croit devoir avertir aussi qu'aucun ECOLIER ne sera reçu sans payer le PREMIER QUARTIER en entrant, et que ceux qui ne seront point rendus pour l'ouverture des CLASSES, seront censés ne pas venir.

J. BTE. DUPUY, Ptre.

Collège de l'Assomption, 1er. Juillet 1851.

COLLEGE DE CHAMBLY.

L'EXAMEN Public du Collège de Chamblay aura lieu le 22 et le 23 du courant. — Il sera suivi de la distribution solennelle des prix. Tous les parents des élèves ainsi que les amis de l'éducation, sont priés d'y assister.

La rentrée des élèves est fixée au MERCREDI NEUF SEPTEMBRE prochain.

F. I. LAHAYE, Ptre.

Chamblay, 1er. Juillet 1851.